

● avantportrait

Le *Guardian* de Londres, qui voit en lui un hybride de Noam Chomsky pour la rage politique et de Tim Brown pour le carnet d'adresses (l'ex-patronne de *Vanity Fair* et du *New Yorker*), racontait l'anecdote qui résume peut-être le mieux les paradoxes de Lewis Lapham: le directeur de la rédaction de *Harper's Magazine* était récemment en train de jouer au golf dans l'un des *practices* très privés de Manhattan lorsque son partenaire, un homme d'affaires du cru, l'interpella comme s'il était une anomalie anthropologique: « Il paraît que vous êtes très à gauche, lui aurait-il lancé, je n'ai jamais rencontré quelqu'un de gauche, nous devrions discuter. » Aussi élégant qu'éloquent, l'homme dont les éditoriaux dénoncent chaque mois depuis septembre 2001 « le djihad de Bush » et le « néomussolinisme » de la Maison-Blanche n'en est pas moins, en effet, un pur rejeton de la très haute société américaine.

Son aïeul était secrétaire à la Guerre en 1813 lorsque les généraux de l'époque le dissuadèrent de s'emparer de Montréal et d'annexer le Canada – de même qu'il aimerait que leurs successeurs aujourd'hui persuadent Donald Rumsfeld de « libérer » Bagdad et de quitter l'Irak. Lapham ne cesse de l'écrire: l'Amérique d'alors, juste et progressiste, celle de Thomas Paine et d'Abraham Lincoln, a été trahie par les puissances d'argent, leurs serviteurs politiques et la « masse amorphe » des téléspectateurs. Son arrière-grand-père, cela dit, est l'un des fondateurs de l'empire pétrolier Texaco. Quant à son grand-père, il fut maire de San Francisco, là où il naquit lui-même un peu avant l'attaque sur Pearl Harbour, et où il se souvient que sa famille reçut quelques-uns des hauts dignitaires venus signer en 1945 la charte instituant l'Onu – le petit Lewis est sûr d'avoir passé le plateau de petits fours au redoutable Molotov, au roi Fayçal et à John Foster Dulles.

A la Maison Blanche. Après des études à Yale et Cambridge, dont il trompe l'austérité en dévorant Brecht et Camus, Lapham commence une carrière de journaliste, avant de rejoindre *Harper's* en 1971. Correspondant du *Herald Tribune* à l'Onu dès 1960, envoyé permanent du magazine *Life* à la Maison Blanche sous Kennedy puis Johnson, il a ensuite écrit pour tous les fleurons de la presse anglo-saxonne (y compris les plus conservateurs, de *Commentary*, au *Wall Street Journal*), animé les rares émissions de débat de l'audiovisuel public américain, et signé ou co-signé une vingtaine de livres, des satires politiques (comme son fameux *Hotel America*) aux pamphlets anticapitalistes (*Money and Class in America* ou *Imperial Masquerade*, pour ne citer que les plus expli-

cites), de l'autoportrait moqueur aux rares essais venus souligner de l'intérieur, depuis 2001, la « crise de la démocratie » aux Etats-Unis.

Soutenu par Jean Daniel à l'époque de Mazonneuve et Larose, qui publia en 2000 sa *Montagne des vanités*, il est aujourd'hui publié en France par les éditions

mement saluée en France, du journal télévisé à France Culture et de *Paris-Match* à *L'Humanité*, comme une autre « autre Amérique » que celle de Michael Moore. Et pour cause: loin des banlieues ouvrières dont est issu Moore, et même des mouvements sociaux qu'il appelle pourtant de ses vœux de page en page, cet amateur de bons vins et de jolies femmes, ami de Norman Mailer et de feu George Plimpton, s'élève contre l'Amérique des « experts asservis » et du complexe militaro-industriel, des « citoyens endormis » et de la politique « trahie », mais sans avoir besoin pour ce faire de s'en référer à un peuple « réel », encore moins de s'y mêler – combinaison de courage politique et d'éthos grand bourgeois qui n'est pas sans rappeler les engagements des New York Intellectuals des années 1940, gauchistes très bien nés qui constituèrent la dernière génération d'intellectuels publics outre-Atlantique.

Contre tous les « conformismes ». Car il faut autant d'indépendance d'esprit que d'intimité avec l'élite pour se permettre ce qu'ose Lewis Lapham: citer Tocqueville contre tous les « conformismes » de ses compatriotes, assurer que des médias surconcentrés ne seraient plus que l'œil des pouvoirs, et même s'il concède qu'il faut en finir avec les « idéologues de l'exécutif », renvoyer quasi dos à dos Bush Jr. et John Kerry – « deux héritiers décoratifs de la ploutocratie américaine, disait-il déjà d'Al Gore et de George Bush quand toute la gauche bien-pensante dénonçait la confiscation électorale de l'an 2000, avec aussi peu de différence entre eux qu'entre Coca et Pepsi ».

Il a même l'audace d'être un fumeur impénitent dans une ville, New York, qui vient d'exclure le tabac de ses derniers espaces publics. L'occasion, là encore, de ces anecdotes joueuses qui saisissent un air du temps, et dont il a l'art de distiller les bons mots entre deux bouffées de cigarette: son ami Ralph Nader, militant de la consommation citoyenne, lui aurait proposé d'acheter l'équivalent de 20 000 dollars en abonnements à *Harper's* s'il acceptait d'arrêter de fumer, ce à quoi il rétorqua pince-sans-rire qu'il « ne voudrait pas céder sur ses principes contre un peu d'argent »; et le romancier Kurt Vonnegut, un autre intime, lui aurait annoncé son intention de traîner en

justice les géants du tabac parce qu'il s'est mis à fumer il y a vingt ans dans l'espoir d'en finir, mais qu'il n'est toujours pas mort... Par-delà l'anecdote, c'est la disparition de l'espace public que dénonce aussi sa manie de la cigarette: « Aux Etats-Unis, il n'y a pas si longtemps, public était un terme noble et privé un qualificatif méprisable. En un quart de siècle la situation s'est inversée. »

FRANÇOIS CUSSET

L'Amérique bâillonnée, Lewis Lapham, Saint-Simon éditions, 15 euros, 175 p., ISBN: 2-915134-09-X.



Directeur du magazine *Harper's* et auteur de *L'Amérique bâillonnée*, Lewis Lapham est un oiseau rare: un pedigree de grand bourgeois et une verve sans égale contre lobbies et faucons.

Mister Gauchic

Saint-Simon, lancées il y a trois ans par France Roque, une journaliste du *Nouvel Observateur* rencontrée par des amis communs, et à qui il « apporte » désormais quelques autres grands noms d'Amérique (d'Arthur Miller à Christopher Hitchens): après *Le djihad américain* en 2002, c'est donc aujourd'hui *L'Amérique bâillonnée*, avec le même mélange d'écriture caustique et d'intelligence de l'histoire qui lui permet de brocarder l'autocensure des médias aussi bien que la lâcheté des membres du Congrès – une voix cette fois unani-

me